

MARTÍN S. RUIPÉREZ

LE DIALECTE MYCENIEN

§ 1. Après le Colloque de Cambridge, en 1955, dans lequel notre connaissance du mycénien s'est enrichie de la distinction, faite par E. Risch, entre «mycénien normal» et «mycénien spécial»¹; après la parution, en 1966, de la mise au point de W. Cowgill²; après le Symposium de Brno avec l'enquête sur la classification dialectale du mycénien, menée par A. Bartoněk³; après enfin le Congrès de Rome de 1967, avec les réflexions pénétrantes et judicieuses de M. Lejeune, aussi bien sur les problèmes de la dialectologie mycénienne que sur les langues dites «communes»⁴, et avec la mise au point d'O. Szemerényi⁵, il est extrêmement difficile d'offrir de grandes nouveautés dans cette étude sur le dialecte mycénien que je sou mets au Colloque de Salamanque.

Cette difficulté provient surtout de la nature même des données. Avec une notation trop imprécise à cause de la structure même du syllabaire et des «règles d'orthographe», on est souvent privé de renseignements qui seraient décisifs pour trancher un certain nombre de problèmes concernant les caractères phoniques et morphologiques, et même lexicaux, du mycénien et sa position dans le cadre des dialectes grecs. Il va de soi que les progrès sont très lents. Mais quand même ils existent, grâce au travail philologique, à l'observation minutieuse des conditions matérielles des

¹ «Les différences dialectales dans le mycénien», *Cambridge Colloquium*, pp. 150-157.

² «Ancient Greek Dialectology in the Light of Mycenaean», *Ancient IE Dialects*, Proceedings of the Conference on IE Linguistics held at the University of California, Los Angeles, April 21-27, 1963, edited by H. Birnbaum and J. Puhvel, Berkeley and Los Angeles 1966, pp. 77-95.

³ «Dialectal Classification of Mycenaean in the Opinion of Various Scholars», *Studia Mycenaea Brno*, pp. 155-206, avec des conclusions par E. Risch, pp. 207-210.

⁴ «Rapport sur le grec mycénien», *Atti Roma II*, pp. 726-731.

⁵ «Mycenaean: a Milestone between Indo-European and Historical Greek», *Atti Roma II*, pp. 715-725.

documents, des habitudes graphiques ou linguistiques des scribes, en vérifiant chaque observation dans tous les contextes et dans l'histoire générale du grec. Ce travail philologique est sans doute l'un des principaux mérites du livre solide de C. J. Ruijgh, *Etudes sur la grammaire et le vocabulaire du grec mycénien*, paru en 1967, dont ce rapporteur doit forcément faire état.

Mais il est nécessaire de placer le mycénien dans ce qui a été la carte dialectale du grec au II^e millénaire, carte que nous n'avons pas, qui n'est pas une simple transposition de celle du I^{er} millénaire, et qui ne résulte pas de la projection en ligne montante de la répartition dialectale du grec alphabétique (compte tenu de l'«invasion dorienne»⁶), car les mouvements de population vers la fin de l'époque mycénienne que les archéologues ont pu établir (je pense surtout à la synthèse de V. R. d' A. Desborough) ont sans doute brouillé les lignes de continuité entre les populations et les dialectes du II^e millénaire et ce que nous trouvons dans la Grèce classique.

La situation du grec au II^e millénaire, il faut essayer de la reconstituer par une méthode purement linguistique, puisqu'il s'agit d'une langue, faisant abstraction pour le moment de considérations de tout autre ordre. La conception de la langue comme système qui préside de plus en plus aux études linguistiques de nos jours, permet d'établir des rapports —non nécessairement de causalité— entre des phénomènes qui, au premier abord, pourraient donner l'impression d'être indépendants les uns des autres.

C'est donc dans une voie quelque peu nouvelle que nous allons nous engager. Dans ce qui suit nous nous attaquerons à la reconstruction systématique de certains points de l'évolution phonique du grec antérieur au I^{er} millénaire, qui sont de nature à jeter quelque peu de lumière sur la place qui revient au mycénien dans l'évolution qui va de l'indo-européen au grec alphabétique, et sur ses rapports avec les ancêtres des dialectes grecs postérieurs. Dans une seconde démarche nous en viendrons aux données des textes en Linéaire B. Certes, la philologie mycénienne a parcouru un long chemin depuis quinze ans. Mais en dépit de ces progrès

⁶ *The Last Mycenaean and their Successors*, Oxford 1964, notamment pp. 241-257. [Voir aussi A. M. Snodgrass, *The Dark Age of Greece. An Archaeological Survey of the Eleventh to the Eighth Centuries B. C.*, Edinburg 1971].

—ou plutôt grâce à eux— on a l'impression que les études sur le mycénien ont perdu l'élan, souvent intuitif, des premières années, parce qu'elles sont devenues plus exigeantes, somme toute, parce qu'on y fait une part plus large à la philologie. On attend ainsi des éditeurs des données de plus en plus riches et de plus en plus complètes. Certainement ce sont les nouvelles éditions des textes en Linéaire B que nos collègues sont en train de préparer pour répondre aux nouvelles exigences, qui redonneront de l'élan aux études sur la langue et sur n'importe quel autre aspect des documents mycéniens.

§ 2. Notre sujet est exactement un ensemble de phénomènes phoniques qui sont en rapport avec le traitement des groupes intérieurs de sifflante ancienne précédant ou suivant une sonante (type **esmi*, **énemsm̥*) auxquels se trouve assimilé le groupe **-ln-* qui est à l'origine grecque de *στήλη*, *ὄφειλω*. Les données mycéniennes, comme il arrive souvent, n'offrent pas tous les renseignements qu'on voudrait avoir. Dans l'intitulé de PY Vn 493.1, *a-ke-ra₂-te*, participe aoriste de *ἀγείρω* ou de *ἀγγέλλω*, peut recouvrir soit le stade avec l'allongement compensatoire accompli⁷, soit un groupe *-ehra*⁸, soit enfin *-erra*⁹, que l'on trouve en lesbien, thessalien et, sporadiquement, en arcadien¹⁰, et qui, pour C. Gallavotti, serait un trait éolien du dialecte de nos documents en linéaire B¹¹.

§ 3. Bien que l'on ait parfois évoqué cette possibilité que les sonantes géminées attestées en lesbien et en thessalien représentent une phase du développement commune à tous les dialectes

⁷ Comme je l'ai cru moi-même (*Minos* 3, 1955, p. 166) et l'a soutenu A. Bartoněk (*Atti Roma* II, pp. 757-762).

⁸ P. Whatelet, *Atti Roma* II, pp. 815-823.

⁹ C. Gallavotti, *RFIC* 86, 1958, pp. 113-133; M. Lejeune, *BSL* 60, 1965, p. 6, qui transcrit *a-ke-ra₂-te* comme *ἀγέρραντες*, *pi-ra-me-no* comme *Φιλλάμενος* (cf. *Cambridge Colloquium*, pp. 147-148); F. Bader, *Composition*, p. 25.

¹⁰ A. Scherer, *Handbuch* II, p. 126, cite *ε[κρ]ινναν* et *οφελλονσι* dans le traité entre Euaimon et Orchomenos (Schwyzer 665), où l'allongement compensatoire, mieux attesté pour l'ensemble de l'arcadien, est montré par .25 *δ[ι]αβωλευσαμινος*, .31 *ηναι*.

¹¹ *RFIC* 86, 1958, pp. 113-133; mais il paraît avoir abandonné cette interprétation dans *SMEA* 5, 1968, pp. 42-55.

tes¹², la *communis opinio*¹³ enseigne que la sifflante (v. gr. dans *-sm-) se sonorise (*-zm-), puis se réduit à un souffle *h*, lequel ou bien s'assimile à la sonante (-μμ-) en lesbien et en thessalien, ou bien allonge la voyelle qui précède, si elle était brève (εἰμί, ἦμί). L'aspiration **h*, quand elle se trouvait en syllabe initiale, aurait été reportée au début du mot (**ahme-* > ἄμμε-), de même que dans **isəros* > ἱερός > ἱερός.

Le traitement du groupe *-ln- est assimilé aux groupes dont il vient d'être question: ion.-att. στήλη, dor. σταῶλᾱ, lesb. et thess. σταλλᾱ proviennent de *σταλνᾱ, de même que pour ion.-att. ὄφείλω, créet. ὄφηλω on part d'un présent *ὄφελνω, tandis que pour βούλομαι et βουλή, βουλᾶ, βωλᾶ, lesb. βολλα on hésite entre un groupe -ln- et -ls- (-s- d'un désidératif)¹⁴. A une date plus récente, -ln- a abouti à -λλ-: ainsi ὄλλυμι vient de *ὄλ-νυ-μι (refait ou conservé d'après l'analogie στόρνυμι : στορέσαι :: *ὄλ-νυ-μι : ὄλέσαι, analogie que l'on voit agir pour conserver πιλναμαι sur le modèle de σκίδναμαι, etc.). C'est d'ailleurs le cas de *-sn- plus récent, v. gr. dans les présents nouveaux, créés à partir du Vème siècle a. C., κορέννυμι, στορέννυμι, sur les aoristes κορέσαι, στορέσαι.

§ 4. Or, il est exclu que *h* (*-lh- ou bien, avec métathèse, *-hl-) ait jamais existé dans n'importe quelle phase du développement de *-ln- ancien. On doit nécessairement admettre une assimilation -ll-¹⁵, si bien que σταλλᾱ représente une phase commune à tous les dialectes grecs, conservée telle quelle en lesbien et en thessalien, et sporadiquement en arcadien (ὄφελλω), et donnant lieu à σταῶλᾱ partout ailleurs. C'est précisément cette évolution de *-ln- un des arguments qui invitent à poser la gémination de la sonante

¹² Par exemple, E. Schwyzler, *Griech. Gramm.* I, p. 282, et Chr. S. Stang, *Symbolae Osloenses* 33, 1957, p. 35.

¹³ Voir E. Schwyzler, *loc. cit.*; M. Lejeune, *Traité*², pp. 102-103; L. Heilmann, *Grammatica storica della lingua greca*, Torino 1963, pp. 57, 61-64. Pour une discussion détaillée de tous les problèmes concernant βούλομαι et βουλή, avec la bibliographie antérieure, voir O. Szemerényi, *SMEA* 1, 1966, pp. 42-50, qui tranche la question en faveur de *-ln-. Cf. aussi M. G. Teixeira, *Los presentes indoeuropeos con i:fiijo nasal y su evolución*, Salamanca 1970, pp. 69-72.

¹⁴ Pour K. Strunk, *Nasalpräsentien und Aoriste*, Heidelberg 1967, p. 44, στήλη et ὄφείλω, de même que βούλομαι, avaient à l'origine un groupe *-ls-.

¹⁵ Cette même remarque a été faite par K. Forbes, *Glotta* 36, 1957, p. 250.

dans tout le domaine grec comme phase intermédiaire du développement des groupes de sonante avec sifflante, pour lesquels l'interprétation traditionnelle se heurte à des difficultés.

Un deuxième argument est fourni par le traitement des groupes *-ny-, *-ry- intervocaliques (du type τέκτωνα, μοῖρα, commun à tout le grec), dans lesquels il n'y a pas eu, à proprement parler, de métathèse du yod, mais bien «pénétration» ou «infection», qui a donné lieu d'abord à une sonante géminée palatalisée («mouillée») *-n'n'-, *-r'r'-. Or, lorsque ces groupes étaient précédés d'une voyelle prépalatale e ou i, une différenciation a entraîné la dépalatalisation de la première consonne du groupe (*nn'-, *-rr'-) et a conduit à une géminée non palatale (-nn-, -rr-), que conservent le lesbien (φθέρρω, ἄρρει, -κριννε, κτέννει) et le thessalien (κρεννεμεν) et que les autres dialectes ont réduite en allongeant la voyelle précédente (ionien-attique κτείνω, φθείρω, arc. φθηρων)¹⁶. Il y a donc eu une phase intermédiaire à géminées non palatalisées, identiques à celles que nous posons pour les groupes *-ln-, *-sn-, *-ns-, etc.

§ 5. On laissera de côté le problème posé par la loi d'Osthoff que ni le nom de l'«épaule», att. ὤμος, ni celui du «mois», att. (génitif) μηνός n'ont subi; au contraire l'accusatif pluriel des thèmes en -ā- présente bien l'abrègement attendu (-āns > -āns d'où -ανς, -ας dans les divers dialectes), ce qui montre que lorsque cette loi est intervenue *-ms- et *-ns- anciens ne subsistaient plus. On est tenté d'admettre que dans *μηννός après une voyelle longue la géminée s'est simplifiée (tout comme -ss- > -s- après une voyelle longue ou une diphtongue: ἦσαι, ζώσατο, αἶσα < *αἶσσα < *αἶτ-γα)¹⁷. Mais le maintien de la gémi-

¹⁶ M. Grammont, *Traité de phonétique*, Paris 1938, p. 245, suivi par M. Lejeune, *Traité*², p. 134. Pour plus de détails, voir M. Grammont, *Phonétique du grec ancien*, Lyon 1948, p. 113. E. Schwyzler, *Griech. Gramm.* I, p. 272, parle de «Infektion»; cf. Chr. Stang, *Symbolae Osloenses* 33, 1957, p. 33. Etant donné que *u conservait à cette époque et dans tout le domaine grec la prononciation vélaire u (le passage *u > ü en ionien-attique est postérieur à celui de *ā > η), on préférera à ranger les contextes phoniques -un'n'- et -ur'r'- avec -an'n'-, -ar'r'-, -on'n'- et -or'r'-: voir § 12.3.

¹⁷ Cf. O. Szemerényi, *Glotta* 35, 1956, p. 199, qui explique μηνν- par l'analogie de σελάωννα. A une date plus récente, l'assimilation a créé des formes λῆμιμα,

née est assuré par les formes épigraphiques lesb. μηννος et thess. μειννος¹⁸. On peut avoir recours à une interversion **-ns- > *-sn*, qui est une explication *ad hoc*. En fait, on est très mal renseigné sur la loi d'Osthoff, les exemples plus sûrs étant ceux de voyelle longue + sonante + occlusive (ou sifflante), du type **γνων-τος > γνόντος*. Il n'y a pas d'exemples d'abrègement devant deux nasales, et en tout cas κρημνός «précipice», qui doit être une formation ancienne de κρέμναμι, conserve son *ē* long. Sous ce point de vue, rien ne semble s'opposer à la possibilité de **mēnnós* et de **ōmmos* sans abrègement.

§ 6. D'autre part, il s'en faut que les mots commençant par une voyelle suivie d'un groupe du type **sm* ou **ms* aient reporté l'aspiration devant la voyelle initiale.

Cette difficulté a été déjà signalée pour ὄμος (**ōmos*), αὔριον (**ausr-*), οὐρά (< **orsā*)¹⁹.

Pour ce qui est de ἠνία (< **ansiā*, Frisk, *GEW*, *s.u.*), l'inscription laconienne *IG V I*, 213 (Vème siècle), qui note bien l'aspiration, présente ανιοχιον sans *h*²⁰. La forme attique ἠνία, avec aspiration initiale non étymologique, vient donc se ranger, quant à l'aspiration, avec deux autres termes du vocabulaire des chevaux et des chars, ἵππος et ἄρμόζω, que E. Risch²¹, a soupçonné d'être des mycénismes, et auxquels on ajoutera le terme ἄρμα lui-même avec une aspiration non étymologique, qui tout au moins n'existait pas dans le myc. *a-mo*: M. Lejeune²² a montré que toute la famille de *a-mo*, *a-na-mo-to*, *a-ra-ro-mo-te-me-na* ne comportait pas

σκῶμμα, ζώννυμι (Schwyzer, *Griech. Gramm.* I, p. 280). Dans le texte des poètes lesbiens, κάλημι, νόημι, etc., ne traduisent aucune réalité phonétique: ce sont des hyper-éolismes de la tradition (D. Page, *Sappho and Alcaeus*, Oxford 1955, p. 9).

¹⁸ Scherer, *Handbuch* II, pp. 62, 96, explique les formes épigraphiques μηννος comme étant dues à l'influence de la koiné hellénistique. Signalons qu'un papyrus de Sappho (fr. 96.8 Lobel Page) présente μηννα, nom de la lune.

¹⁹ Par M. Lejeune, *Traité*², p. 190.

²⁰ Sans qu'on puisse invoquer la loi de Grassmann, car le composé suppose le nom simple ἄνία.

²¹ *Cambridge Colloquium*, p. 157.

²² *REA* 69, 1967, pp. 285 s.; cf. déjà *RPh* 32, 1958, pp. 198-205, et 34, 1960, p. 97 n. 34.

d'aspiration (absence de a_2 et, surtout, préfixe privatif *an-* et redoublement «attique»). A titre de simple hypothèse on peut imaginer que l'aspiration s'est produite par ultracorreption au cours de l'emprunt de ces termes techniques à un dialecte psilétique (crétois de l'époque sub-mycénienne?) par l'attique, qui n'a fait qu'une mince adaptation du suffixe $-\mu\omicron$ à $-\mu\alpha$.

L'aspiration n'apparaît pas non plus ni dans le nom de l'«oreille» $\omicron\upsilon\varsigma$, $\omega\varsigma$, génitif $\omicron\upsilon\alpha\tau\omicron\varsigma$, $\omega\tau\omicron\varsigma$ (< **ousn-*)²³, ni dans celui de l'«aurore», arg. $\alpha\omega\varsigma$, Pindare $\acute{\alpha}\omega\sigma\phi\acute{o}\rho\omicron\varsigma$ (< **aus-*)²⁴; l'ionien étant un dialecte à psilose, la forme $\eta\acute{\omega}\varsigma$ ne prouve rien; att. $\xi\omega\varsigma$, avec aspiration initiale, appartient au même domaine sémantique de $\epsilon\sigma\pi\acute{\epsilon}\rho\alpha$ et de $\eta\mu\acute{\epsilon}\rho\alpha$ ²⁵, qui a lui-même une aspiration non étymologique, due à l'analogie. En lesbien $\alpha\upsilon\omega\varsigma$ est le résultat attendu (* $\acute{\alpha}\phi\phi\omega\varsigma$ avec amuïssement du second ϕ , intervocalique).

Dans le verbe «être», des formes à esprit doux $\epsilon\iota\mu\acute{\iota}$, $\eta\mu\acute{\iota}$, $\epsilon\acute{\iota}\nu\alpha\iota$, $\eta\mu\epsilon\nu$, etc., sont phonétiquement attendues, tandis que pour $\eta\mu\alpha\iota$ «être assis» on a déjà suggéré l'analogie de son quasi-synonyme $\xi\zeta\omicron\mu\alpha\iota$ «s'asseoir»²⁶.

Quant à $\eta\mu\epsilon\acute{\iota}\varsigma$, il paraît que si l'on admet que l'aspiration s'était reportée au début du mot (**ahme-* > *hame-*), la voyelle *a* aurait dû être brève, puisqu'elle n'avait pas de *h* derrière pour l'allonger. Comme elle est longue, on devra chercher pour l'esprit rude une autre explication, qui ne peut être que l'analogie de $\acute{\upsilon}\mu\epsilon\acute{\iota}\varsigma$ ²⁷. C'est un cas semblable à $\eta\nu\acute{\iota}\alpha$.

Le transfert de l'aspiration à l'initiale, qui n'offre pas de doutes dans des exemples comme **isarós* > *iharós* > *ierós*, nous amène à traiter de $\epsilon\upsilon\omega$ pour lequel on admet généralement une évolution **ewsō* > $\epsilon\upsilon h\omega$ > $\epsilon\upsilon\omega$. Or, **ewsō* comportait un groupe de sonante suivie de sifflante dont le traitement a dû être analogue de **-ns-* etc.: le nom du «temple» **naswós* le montre très nettement

²³ Voir C. J. Ruijgh, *Etudes*, p. 58 n. 55; O. Szemerényi, *Atti Roma II*, pp. 718 s.

²⁴ Les rapprochements lat. *aurora*, v. i. *usrà* «matinal», lit. *ausrà* permettent poser i.-e. **aus-*. Ajouter $\alpha\upsilon\omega$ «prendre feu» (< **ausō*, Frisk, *GEW I*, p. 193, qui se présente «sans l'aspiration attendue» (Chantraine, *Dictionnaire I*, p. 145).

²⁵ F. Sommer, *Griech. Lautstudien*, Strasbourg 1905, pp. 11 s. Cf. Frisk, *GEW I*, p. 605.

²⁶ C'est l'explication alternative suggérée par M. Lejeune, *Traité*², p. 103, et Frisk, *GEW I*, pp. 633-635.

²⁷ Cf. M. Lejeune, *ibidem*.

(*νασφός > *ναφφος, lesb. ναῦος, dor. νᾶός, ion. νηός, att. νεώς), de même que celui de l'«aurore» (voir plus haut). Le traitement phonétiquement attendu de *ewsō aurait dû être *ἔφφω, «éolien» *εῦω, non «éolien» *ἔφω, d'où att. **ἔω à esprit doux, suivant le même développement du présent *dewsō (v. Frisk), qui passant d'abord à *δεφφω, a abouti à lesb. et hom. δεύω, att. δέω (abrègement de *δέφω, comparable à celui de ξως «aurore», νεῶν, gén. pl. de ναῦς, part. parf. τεθνεώς), et du futur *dewsōsōmai > δῆσ- > δῆσομαι²⁸. C'est aussi le traitement que montre hom. δειέλος «soir», provenant de *deus-elo- (cf. v.i. doṣā «soir», avest. daōšatarā «occidental»), avec l'allongement compensatoire attendu. Comme pour γεύομαι et νεύω l'a supposé Kiparski, on devra admettre que le thème du présent εῦω a été remodelé sur celui du futur et de l'aoriste. Quant à l'aspiration, elle devra être expliquée par une action analogique, que l'on peut faire venir du synonyme ἄπτω. Constatons que le verbe simple εῦω est seulement attesté dans l'*Illiade*, dans l'*Odyssée* et chez Hésiode, et que chez Liddell-Scott on fait observer que les manuscrits présentent quelques fois la forme à esprit doux, ce qui n'est pas sans signification dans le cadre de notre argumentation car εῦω est précisément l'éolisme attendu. Le seul composé employé en attique est ἄφ-εῦω (outre le poète ionien Sémonide, on le trouve chez Eschyle et chez Aristophane). Le parfait ἠφευμένος (Eschyle) montre bien que ce verbe n'était pas senti comme composé. On accordera que sur *ἄπ-εῦω, phonétiquement attendu, une autre analogie provenant du substantif ἄφή a pu s'exercer, pour favoriser l'introduction de -φ-.

Certainement l'analogie a joué un rôle très important dans l'extension de l'aspiration initiale dans certaines familles de mots, ce qui n'étonnera pas si l'on tient compte du fait que c'est précisément grâce à une action de cette nature que l'aspiration initiale s'est généralisée en attique dans tous les mots commençant par υ- et par ρ-²⁹.

²⁸ Voir P. Kiparski, *Language* 43, 1967, p. 629.

²⁹ Du fait que le nom de l'«oie», génit. χηνός (< *ghāns-) et celui de la «main», génit. χείρως (< *ghērs-) conservent les consonnes aspirées, on ne peut rien conclure contre l'existence d'une phase -nh- (ou -hn-) et -rh- (ou -hr-) à l'intérieur de ces mots (cf. ταχύς < *θαχύς, à côté de θάσσω), car, à en juger par θεός

§ 7. Il ne reste que deux autres indices d'un stade comportant *h* dans le développement des groupes de sifflante avec sonante.

Le premier en est la dérivation de λύχνος < *λυκ-σνος, et de αἰχμή < *αἰκ-σμη, où l'aspirée -χ- semble comporter le *h* issu de *s* dans *-sm-. Or, le mycénien *a₃-ka-sa-ma* (PY Jn 829.3), que l'on s'accorde à interpréter αἰκσμωνς, montre qu'il s'agit d'un développement de chronologie post-mycénienne, donc sans rapport avec le traitement, déjà pré-mycénien, du groupe ancien *-sm-, pour lequel les textes en Linéaire B n'ont pas de traces du *s*. A noter que les exemples que l'on cite comme illustrations de ce traitement de λύχνος (τέχνη, δραχμή, etc.)³⁰ comportent toujours la dorsale -χ-, jamais -θ- ni -φ-. Quant à ὄρμη, ou bien on le rapproche du védique *sárma-* (i. e. **sormo-*: **sormā*) «courant d'un cours d'eau», ou bien, si on veut le mettre en relation avec ὄρνημι³¹, on posera un suffixe -μη tiré des formations, traitées à l'époque post-mycénienne, αἰχμή, δραχμή, et dont le *h* se serait reporté à l'initiale.

Le deuxième indice serait l'attestation de mots commençant par μ*h-* etc., à cette condition que l'on postule pour la position intérieure le même développement qu'à l'initiale du mot — ce qui ne s'impose pas. On a déjà fait noter que dans quelques exemples (μ*h*εγαρεύς, μ*h*εγαλο) le -*h-* n'a pas de justification, si bien que l'on doit compter sur une généralisation. Il est important de souligner (avec A. Bartoněk³²) que ces exemples apparaissent, si l'on met à part le pamphilien, dans une région bien délimitée à l'Est du golfe de Corinthe (Attique, Mégare, Corinthe avec Corcyre, Argolide, Béotie), ce qui invite à penser que cette isoglosse ne saurait dater d'avant l'invasion dorienne. S'agit-il d'une innovation récente? La graphie est problématique, et l'on n'est pas même tombé d'accord sur la réalité phonétique qu'elle recouvre. On retiendra qu'en *sandhi* après voyelle les groupes initiaux envisagés tantôt allongent la syllabe précédente (καλλι-ρροος, ἄ-μμορος, etc.), tantôt ils n'ont pas d'effet sur elle³³. Pour ρ-, on

(< **θeḥós*), la loi de Grassmann a agi après l'amuïssement de -*h-* (au moins intervocalique); le *h-* initial devant voyelle, au contraire, en a subi les effets.

³⁰ Voir E. Schwyzer, *Griech. Gramm.* I, p. 327; M. Lejeune, *Traité*², p. 56.

³¹ Pour les étymologies proposées, voir Frisk, *GEW* II, pp. 419-420.

³² *Vývoj konsonantického systému v řeckých dialektech*, Prague 1961, pp. 46-47.

³³ Sur tous ces faits, voir P. Chantraine, *Gramm. homérique* I, pp. 175-180.

peut supposer que l'aspiration s'est généralisée (comme pour υ -) à partir d'exemples où elle était étymologique (il suffira de penser à * $\text{f}\rho$ -, sans avoir recours à * sr -). Puisque les dialectes à $\text{f}\rho$ - initial³⁴ (laissant toujours de côté le pamphylien) sont en rapport d'exclusion avec ceux qui montrent ρh -, (l'argolien $\alpha\text{f}\rho\epsilon\tau\epsilon\upsilon\epsilon$, qui contient une prothèse, n'est donc pas un exemple de $\text{f}\rho$ - initial), il paraît exister une base pour une telle hypothèse. La question est difficile et aucune des solutions proposées n'est satisfaisante.

§ 8. Les langues germaniques, qui n'ont pas connu d'aspiration de s - initial devant voyelle ni de $-s$ - intervocalique, montrent des assimilations identiques à celles que nous proposons: * $-ln$ - > $-ll$ - (got. *fulls*, *wulla*), * $-sn$ - > $-nn$ - (v. norr. *dunna*, v. angl. *twinn*), * $-sm$ - > $-mm$ - (got. *þamma*, *imma*)³⁵. Ce parallélisme (qui n'est pas un rapprochement en vue de la parenté génétique) est une illustration très nette de la vraisemblance phonétique du développement que nous proposons, sans aspiration du s et avec gémination de la sonante (par assimilation à partir de $-zm$ -) commune à tout le grec.

§ 9. Côte à côte de cette série de sonantes géminées non palatales,

$-mm$ - $-nn$ - $-ll$ - $-rr$ - $-yy$ - $-ww$ -

le grec préhistorique a connu une autre série de sonantes géminées palatalisées³⁶, issues des groupes de sonante + yod :

$-n'n'$ - $-l'l'$ - $-r'r'$ - $-w'w'$ -

(pas d'exemples de $-m'm'$ -, qui s'est peut-être confondu avec $-n'n'$ -; de son côté, la sonante yod suivie de yod était tout simplement $-yy$ -, qui était toujours palatal de par la nature de son articulation).

³⁴ Voir les données chez E. Schwyzer, *Griech. Gramm.* I, p. 223, et M. Lejeune, *Traité*², pp. 135-136.

³⁵ Voir H. Krahe, *Germanische Sprachwissenschaft* I⁵, Berlin 1963, § 98.

³⁶ M. Grammont, *op. cit.* à la note 16; Chr. Stang, *Symbolae Osloenses* 33, 1957, pp. 33 ss.; W. Diver, *Word* 14, 1958, p. 8; Bartoněk, *Vývoj*, p. 143; R. Katičić, *ŽA* 9, 1959, pp. 129-132.

Ces géminées palatalisées (sauf *-ll'-*) se sont confondues dans certains contextes phoniques avec les géminées non palatales (§ 4). Derrière *a*, *o* et *u* les géminées palatalisées se sont tout d'abord conservées et, à une époque postérieure, ont abouti à *i* + sonante dans tous les dialectes (voir § 12.3).

Quant à *-ll'-*, la géminée s'est conservée comme *-λλ-* dans tous les dialectes, sans égard au timbre de la voyelle précédente (*ἄγγελλω*, *ἄλλος*), ce qui tient sans doute au point d'articulation pré-palatal de *-ll-* (cf. chypr. *αἶλον*, éléen *αἶλο-τρια* qui montrent un traitement parallèle à celui des autres sonantes géminées palatalisées).

§ 10. Il est important de constater que cette coexistence de sonantes simples (v. gr. *-n-*) et de sonantes géminées (*-nn-*, *-n'n'-*) dans le même état de langue n'a pas eu de conséquences diachroniques pour la sonante simple, qui s'est bien conservée. Dans une situation semblable, en portugais, au contraire, *-n-* et *-l-* ont disparu en position intervocalique, tandis que *-nn-* et *-ll-* se sont simplifiés³⁷. Ce qui est arrivé en grec a été, soit la simplification des géminées (avec substitution de la voyelle palatale *i* à la première d'entre elles, dans le cas des géminées palatalisées, ou bien avec substitution du trait distinctif de la longueur vocalique au trait distinctif de la gémination qui était responsable de la longueur syllabique, puisque la coupe syllabique se trouvait entre les deux éléments de la géminée), soit, dans d'autres dialectes, la conservation (seulement de la géminée non palatale).

La simplification de la géminée relève donc d'une tendance à faire des syllabes ouvertes (*-an-na-* > *-a-anna-*), qui a agi également sur le degré d'ouverture des voyelles. En effet, lorsque une tendance à faire des syllabes fermées se manifeste (*-a-na-* > *-an-a-* > *-an-na-*) comme il est arrivé au thessalien (où on a géminé spontanément des sonantes simples: *μναμμειον*, *Δαμματερι*, *παναμμοι*)³⁸, ce qui revient à marquer avec plus de force l'articulation des implodes, cette tendance se traduit, dans les voyelles longues, par une articulation «tendue» qui en fait des voyelles fermées. C'est ce qui

³⁷ Cf. A. Martinet, *Economie des changements phonétiques*, Berne 1955, p. 143.

³⁸ Les données se trouvent chez A. Scherer, *Handbuch* II, p. 62. Le phénomène ne se borne donc pas au nom de Déméter (cf. E. P. Hamp, *Minos* 9, 1968, pp. 198 ss.).

s'est passé en thessalien (jusque dans une époque postérieure aux contractions puisque leurs résultats ont subi également la fermeture), où les inscriptions en alphabet ionien notent avec $\epsilon\iota$ et $\omicron\upsilon$, c'est-à-dire comme voyelles fermées, les voyelles longues $\bar{\epsilon}$ et $\bar{\omicron}$ de n'importe quelle origine³⁹. Au contraire, la tendance à une articulation relâchée, se traduit par une tendance à faire des syllabes ouvertes et des voyelles longues ouvertes, phénomène qui a eu lieu dans les dialectes d'où sont sortis notamment l'ionien-attique et certains parlars de la *doris mitior*⁴⁰.

³⁹ A. Scherer, *Handbuch* II, p. 57; A. Bartoněk, *Development of the Long-Vowel System in Ancient Greek Dialects*, Brno 1966, p. 49. Du fait que dans un dialecte donné on n'emploie que les lettres η et ω de l'alphabet ionien pour les voyelles e et o , quelque soit leur origine, il n'est pas légitime de conclure qu'elles étaient des voyelles ouvertes (ce qui est juste pour l'ionien-attique, qui a aussi des voyelles fermées notées $\epsilon\iota$ et $\omicron\upsilon$, mais est abusif pour des dialectes tels que le laconien ou le lesbien); ces graphies η et ω n'indiquent en elles-mêmes rien sur le degré d'ouverture; c'est seulement la non distinction de $*e$ ancien et de la voyelle issue de la contraction $e+e$ qui permet d'établir que l'ouverture des longues et des brèves était la même (au moins au moment où les contractions sont intervenues) et, par conséquent, moyenne (cf. note 40 fin, sur le balancement du degré d'ouverture entre les voyelles longues et leurs partenaires brefs).

⁴⁰ Ce rapport entre degré d'ouverture vocalique, quantité vocalique et syllabation a été déjà signalé par les phonéticiens. Pour M. Durand, *Voyelles longues et voyelles brèves. Essai sur la nature de la quantité vocalique*, Paris 1946, p. 150, «une voyelle longue est une voyelle qui se dégrade au cours de son émission»; en latin, e et o (qui étaient des voyelles fermées) étaient «tendus» (p. 151); la deuxième partie («covowel» de Ch. F. Hockett, *A Manual of Phonology*, Baltimore 1955, pp. 74 ss.) de la voyelle longue s'assimile à l'implosion de la consonne suivante (pp. 158-160). Pour P. Delattre, *Comparing the Phonetic Types of English, French, German and Spanish: An Interim Report*, Heidelberg 1965, p. 69, «the effect of the type of syllable (closed or open) on the color of vowels seems to be different in each language». Les deux mores que comporte une voyelles longue ne sont donc pas égales, si bien que, par exemple, $\bar{\epsilon}$ peut être symbolisé eX (où X représente cette deuxième partie dégradée dont parle Mlle Durand). On comprend que si la langue envisagée tend à faire des syllabes entravées (que l'on appelle aussi «fermées») du type CVC et VC , cette deuxième partie tend à se rapprocher de l'articulation plus fermée (ou complètement fermée) de la consonne suivante, s'assimilant à l'implosion de celle-ci même si elle appartient à une autre syllabe; au contraire, si la tendance est à faire des syllabes non entravées («ouvertes») du type CV et V , la deuxième partie d'une voyelle longue se prononce de façon à marquer bien nettement son articulation comme son vocalique, c'est-à-dire, avec un plus grand degré d'ouverture. Les voyelles brèves tendent vers un degré d'ouverture opposé à celui des longues: tandis que l'ionien-attique oppose (avant

Cette tendance vers l'ouverture des syllabes *n'est pas une loi rigoureuse*. Elle admet beaucoup de nuances, mais en tout état de cause elle a été dans tous les dialectes grecs beaucoup moins forte qu'elle ne l'a été, par exemple, dans les langues slaves⁴¹. Le pôle opposé au thessalien est occupé par l'attique, où l'ouverture de \bar{e} et de \bar{o} anciens se trouve d'accord avec la simplification de *-ss-* (ἔσομαι, γένεσι, ὄσος, μέσος), avec le traitement ξένος sans allongement (qui suppose *ξε-νφος), κᾶλός (κα-λφος), κόρη (*κό-ρῆ) et avec la *correptio attica* (scansion πα-τρός). Mais, entre ces deux points extrêmes, il y a nombre de possibilités et de positions intermédiaires. Par exemple, l'ionien qui a connu la simplification de la sonante géminée (εἰμί, βουλή) et de *-ss-* (μέσος), présente cependant κᾶλός, ξεῖνος, κούρη, qui attestent pour une époque plus récente et pour les groupes de sonante + *wau*, une coupe syllabique fermée; le lesbien, d'autre part, maintient les sonantes géminées et le groupe *-ss-* (ἔμμι, βόλλα, μέσος), mais fait κᾶλός, κόρᾶ, ξένος.

§ 11. Compte tenu de ces considérations et des données dont nous disposons, il paraît raisonnable d'admettre, à une époque préhistorique du grec et seulement en ce qui concerne les points que nous sommes en train d'examiner, la suite de deux états de langue, que nous désignerons I et II.

A l'état I, commun à tout le domaine grec, le système des sonantes comportait des phonèmes simples, des phonèmes géminés non palataux et des phonèmes géminés palatalisés, en position intervocalique. Ce n'est que dans l'état II que la tendance à ouvrir les syllabes (ou à les fermer d'avantage) est intervenue. A l'état I rien ne menaçait d'altérer ni les syllabes fermées, ni les syllabes ouvertes, et par conséquent les voyelles \bar{e} et \bar{o} , à ouverture moyenne, ne tendaient ni vers une plus grande ouverture, ni vers une plus grande fermeture. On pourrait parler d'une stabilité syllabique.

les allongements compensatoires et les contractions) des longues ouvertes à des brèves fermées, le latin offre un exemple bien connu de longues fermées s'opposant à des brèves ouvertes (tout comme l'anglais actuel oppose le *i* long fermé de *feet* au *i* bref ouvert de *fit*); cf. aussi A. Martinet, *Economie*, p. 126.

⁴¹ Ce sont les parlers du N. W., le mégarien, le corinthien et l'argien oriental; voir A. Bartoněk, *op. cit.* à la note 39, pp. 50 ss.

La loi d'Osthoff semble avoir agi à une époque antérieure en tout cas à l'état de langue II⁴², puisque, dans les parlers d'où l'ionien-attique et une partie de la *doris mitior* sont issus, l'ouverture des longues était égale à celle des brèves, ce qui est démontré par le fait que l'abrègement des longues (*φανηντ, *γωντ-) a donné lieu à des brèves (φάνεν, γνόντος) qui se sont confondues avec les anciens phonèmes vocaliques brefs.

Un tel état de langue, antérieur à la tendance vers l'ouverture des syllabes, est aussi attesté indirectement par l'application de la loi rythmique *σοφότερος > -ώτερος mais κουφότερος: en attique la forme κενότερος, attestée chez Platon, trouve son explication dans un état de langue préhistorique où, à cause de la coupe syllabique *κεν-ρός, la première syllabe était fermée et, par conséquent, longue⁴³.

La loi de Wheeler, elle aussi, est intervenue à un moment de la préhistoire du grec où *πατ-ρασί > πατράσι, *ὄφ-ρυός > ὄφρυός, et *ἵπποτ-ροφός > ἵπποτρόφος ont été traités comme *βουκολός > βουκόλος⁴⁴.

§ 12. *A l'état II*, dans tout le domain grec (y compris le thessalien dans lequel la fermeture des voyelles longues s'est produite à une époque récente, après les contractions) et avec plus ou moins de force selon les dialectes, la tendance à faire des syllabes ouvertes (donc à relâcher l'articulation, surtout des imploratives) est entrée en jeu. Cette tendance, qui s'affermira de plus en plus, surtout en ionien-attique et en koiné, a été suivie tout au long de l'histoire du grec par E. Hermann⁴⁵.

Au compte de cette *tendance* nous devons mettre plusieurs phénomènes de la préhistoire phonétique du grec:

1. Perte des occlusives orales en position finale, ce qui revient à l'amuïssement du son moins long fermant la syllabe finale

⁴² On a vu depuis longtemps que ces abrègements (de *φανηντ, etc.) sont intervenus avant la chute des occlusives finales, que nous supposons acquise à l'état de langue II: voir § 12.1.

⁴³ Voir notamment E. Hermann, *Silbenbildung im Griechischen und in den anderen indogermanischen Sprachen*, Göttingen 1923, pp. 8-12.

⁴⁴ E. Hermann, *op. cit.*, pp. 12-13.

⁴⁵ *Op. cit.*, pp. 1-203.

qui devient ainsi une syllabe ouverte: *ἄλλοδ, *τοδ, *φοικωδ, *ἔφερετ, *ἔγνοντ, *ἄνακ (cf. ἄνακες), *ἄνακτ, *γυναικ, sont devenus ἄλλο, τό, delph. φοικω, ἔφερε, ἔγνον, ἄνα, γυναι et, peut-être aussi, les vocatifs *Αἰθιοκ^w, *αἶγ, *γυπ sont devenus *Ἀιθιο, *αἶ, *γυ et ont été remplacés par la suite par des nominatifs sigmatiques. Cette perte a été commune à tous les dialectes grecs, ce qui n'implique pas qu'elle ait été proto-grecque (cf. le traitement labial des labiovélares devant *a* et *o*, qui est de date post-mycénienne, mais qui est commun à tout le grec).

2. Confusion de *-m* et *-n* en fin de mot. Il est hors de doute, à en juger par ce qui est arrivé dans d'autres langues indoeuropéennes, que la perte des oppositions des occlusives orales en position finale, où toutes ont été remplacées par *zéro*, ait entraîné la neutralisation, dans cette même position, des deux consonnes nasales héritées de l'indo-européen, la bilabiale *-m* et l'apicale *-n*, au profit de cette dernière, parce que les seules consonnes paraissant en grec à la fin du mot étaient des apicales: *-ς* et *-ρ*. On constate en effet que les langues indo-européennes qui ont perdu les occlusives orales finales (arménien, grec, slave, vieux prussien, irlandais, germanique, louvite) ont aussi confondu *-m* et *-n* (et quelques unes n'en ont comme trace que la nasalité de la voyelle précédente, v. gr. le slave)⁴⁶. Cette confusion a été commune, elle aussi, à tout le grec.

3. Simplification des sonantes géminées palatales (sauf *-l'l'-*), moyennant une dissimilation de la première, qui est devenue la voyelle palatale *i*. Une voyelle a été ainsi substituée à une consonne, c'est-à-dire, un phonème plus ouvert à un autre plus fermé: ce changement relève donc de la tendance à ouvrir les syllabes. Rappelons qu'à la suite de la dissimilation des géminées palatalisées suivant *e* et *i*, il n'en subsistait plus que derrière des voyelles de timbre *a*, *o*, *u*. Bref, on a eu μέλαινα, μάκαιρα, δέσποινα, μοῖρα, χοῖρος, ἄγκῦρα, αἰσχῦνομαι (avec $\bar{u} < \text{ui}$, cf. optatif

⁴⁶ Voir les données chez A. Meillet, *Introduction à l'étude comparative des langues i.-e.*⁸, Paris 1938, p. 139; W. Porzig, *Die Gliederung der idg. Sprachen*, Heidelberg 1954, pp. 79 ss. Pour les faits louvites, E. Laroche, *Dictionnaire de la langue louvite*, Paris 1959, p. 132.

hom. δαινῦτο, att. πηγνῦτο, etc.) et cela même en «éolien» (lesbien et en thessalien), dont on ne cite que des exemples littéraires (Sappho et Alcée). Pour le traitement après *u* les papyrus hésitent entre αισχύνωμεν, ξῦνον, ἄγκυραι, ἀθύρει (que l'on attend), et ὄτρυνν-, ἄγκυρρα (qui sont probablement des hyper-éolismes)⁴⁷.

4. Augmentation du degré d'ouverture des voyelles longues moyennes \bar{e} et \bar{o} , seulement dans une partie du domaine grec, qui comprend notamment l'ionien attique, les parlers du N. W. et certains dialectes doriens. La quantité se combinant généralement avec les différences de degré d'ouverture résultant de la tension vocalique⁴⁸, on est arrivé à un système vocalique où les phonèmes $|\bar{e}|$ et $|\bar{o}|$ se réalisaient comme plus ouverts, tandis que $|\check{e}|$ et $|\check{o}|$ se réalisaient comme plus fermés. C'est en effet la situation existante à la veille des allongements compensatoires du type εἰμί, βουλή, qui ont produit de nouveaux phonèmes vocaliques longs fermés.

5. Assimilation d'une consonne non nasale finale de syllabe à la nasalité de la consonne commençant la syllabe suivante. Il s'agit d'une manifestation de plus du relâchement articulatoire, plus marqué dans les implosives: *ὄπμα > ὄμμα, *σεβνός > σεμνός⁴⁹. Mais en «éolien» (où l'on voit que le lesbien et le thessalien ont conservé les gémées, et où par conséquent le relâchement articulatoire a eu le moins de force) on a ὀππότεσσι (Sappho)⁵⁰. La débilité se faisait sentir davantage dans les sonores, qui étaient en même temps des douces. Rien donc d'étonnant que *sed-lā > *ἔδ-λᾱ ait finalement abouti à (laconien) ἔλλᾱ: l'assimilation était d'autant plus naturelle que les points d'articulation de *d* (affaibli) et de *l* étaient tous les deux apicaux. Mais on doit faire attention à la chronologie relative: cette nouvelle gémée -λλ-, en principe non palatale, n'a pas fait le chemin des -ll- antérieures (ὄφείλω), et l'on se demande si la fréquence très basse des nouveaux -λλ- (ajouter ὄλλυμι) n'a pas favorisé leur confusion avec -l'l'- (ἄλλος, etc.). A l'initiale aussi le groupe dl- s'est trouvé menacé,

⁴⁷ Voir E. Hamm, *Grammatik zu Sappho und Alkaios*, Berlin 1954, p. 16. Cf. R. Arena, *RFIC* 93, 1965, pp. 438-439.

⁴⁸ Voir note 40 fin.

⁴⁹ Voir M. Lejeune, *Traité*², p. 67.

⁵⁰ A. Scherer, *Handbuch* II, p. 97.

et l'on a opéré, en vue de son renforcement, son remplacement par *gl-* (pour *γλυκός*, voir § 15.2). Comme phénomènes parallèles on peut signaler hellénist. *γνόφος*, att. Ἄφιγναῖος, παίγνιον, ainsi que Ἀριάδνη, Εὐάδνη, qui sont de fausses restitutions à partir de *-γνη*; par ailleurs, le «Schwyzerdeutsch» offre *saglā* (de *sädle*, cf. v.h.a. *sēdal* «Sitz») ⁵¹.

6. Simplification de *-ss-* > *-s-*, partagée par l'ionien-attique et l'arcado-chypriote ⁵². Le groupe *-ss-* peut provenir soit de *-s-s-* (*ἔσ-σομαι* > *ἔσομαι*), soit de *-t-s-* (*δάσσαντο* > *ἐδάσαντο*) soit de l'évolution de **-ty-* (*ῥσσοσ* > *ῥσοσ*), soit enfin de **-thy-* (*μέσσοσ* > *μέσοσ*), ces deux derniers groupes à travers un stade **-ts-*, qu'il devient nécessaire de postuler (pour l'état de langue I?) vu que le béotien (parler éolien à articulation énergique des implosives, va jusqu'à assimiler **-ts-* > *-tt-* (*ὄποττα*, *μεττω*, *-ψᾶφιττατο*) ⁵³.

7. Simplification des géminées non palatales, avec allongement compensatoire de la voyelle précédente, dans tous les dialectes, sauf le lesbien et le thessalien (pour le béotien on doit peut-être penser à un mélange de populations): type *εἶμι*, *βουλή*. Au contraire, le lesbien et le thessalien ont conservé les anciennes géminées: *ἔμμεναι*, *βόλλα*, *χέρρας*. En arcadien (Orchoméno), côte à côte de formes à allongement on lit *ἐ[κρ]ινναν*, *ὄφελλονσι*, qu'il est plus vraisemblable de considérer comme des survivances que comme des traces d'une prétendue «couche éolienne» ⁵⁴.

Pour *-ww-* l'allongement est bien attesté par *ᾶώς*, *παραφᾶ*, aux origines desquels le grec n'autorise pas à postuler une forme à *a* long (cf. **νασ-φος* > *νᾶός*) ⁵⁵.

⁵¹ E. Schwyzer, *Griech. Gramm.* I, p. 208.

⁵² A. López Eire, *Tres cuestiones de dialectologia griega*, Salamanca 1969, met la simplification *-σσ-* > *-σ-* en rapport avec le traitement *-π-* > *-σι-* dans les mêmes dialectes.

⁵³ A. Scherer, *Handbuch* II, p. 32.

⁵⁴ A. Scherer, *Handbuch* II, p. 126. A noter la forme *φθεραι* dans la même inscription (Schwyzer 636, IV^e s. av. Chr.), où l'on trouve *φθηρων*. Il pourrait s'agir d'une hésitation de la graphie.

⁵⁵ Homérique *ἔκηα* est en ordre comme résultat de **ἔκαυσα* (> **ἔκαφφα* > **ἔκᾶφα*, > ionien *ἔκηα*, avec abrègement en attique, poétique, *-κεας*, *κᾶντες*) de même que hom. *ἔχεα*, *ἔχευα*, *χεύομεν* (**ἔχευσα* > **ἔχεφφα*, d'où la forme éolienne *ἔχευα*, ionien **ἔχῆφα* **ἔχῆα* abrégé en *ἔχεα*). L'allongement attendu

Cependant *-yy-* n'a pas abouti à des résultats avec allongement (ἀληθεία < **-eyya*; οὐδαῖος **-ayyo-*; αἰδοῖος < **-oyyo-*; μυῖα < **-uyya*). L'explication n'en est que trop évidente: le second *yod* (qui était intervocalique, tandis que le premier était le deuxième élément d'une diphtongue⁵⁶) s'étant amuï⁵⁷ avant la simplification des géminées, lorsque celle-ci s'est produite, *-yy-* n'existait plus⁵⁸. Ce qui reste au Ier millénaire c'est la diphtongue suivie de l'hiatus laissé par la disparition du *yod*.

Le génitif thématique **-osyo* a donc abouti phonétiquement à *-oio*, attesté chez Homère et dans une partie du domaine thessalien, où, à partir des formes atones, l'apocope de la finale (τοῖ [δα]μοῖο à Atrax) s'est généralisée aux adjectifs (Φιλαγροῖο Μενεστραῖοι à Gyrtou) et, finalement, aux substantifs (χρονοῖο à Larisa)⁵⁹.

La désinence *-ou* ou *-ω* provient de la contraction de **-oo* (dont le texte homérique a des traces très claires). Si l'on veut faire économie d'hypothèse et ne partir que de i.e. **-osyo*, sans admettre pour autant la simplification spontanée de *-yyo*, on devra chercher une explication pour la simplification de la géminée *-yy-* en dehors de et avant la réduction générale des géminées que nous avons posée, et avant aussi la perte du *yod* intervocalique. Pour le traitement spécial de la désinence **-osyo* impliquée par **-oo*, on avait déjà suggéré qu'elle a pu survenir dans

se trouve attesté dans hom. δειέλος **dews-* (v. i. *doṣá* «soir», avest. *daōšatara* «occidental», cf. Frisk, *GEW* I, p. 335).

⁵⁶ C'est très exactement l'interprétation de M. Grammont, *Phonétique du grec ancien*, p. 54: «le premier *y* s'unit à la voyelle précédente comme deuxième élément de diphtongue, et le second, devenu intervocalique, s'amuit comme un *y* intervocalique primitif». Cf. pour l'autre semiconsonne géminée *-ww-*, Lejeune, *Traité*², p. 152: lesb. **ναῖφος* > **ναυφος* > *ναῖος*.

⁵⁷ Voir § 22.

⁵⁸ P. Kiparski, *Language* 43, 1967, pp. 629-633, a manqué de voir cette situation particulière produite par la perte du *yod* et a postulé un génitif thématique à allongement compensatoire *-ōyo* > *-ōo* > *-ō* (*-ou* et *-ω*) dont il n'y a pas de traces. Le *yod* et le *wau* étant les seules sonantes qui s'amuisent au cours de la préhistoire du grec, les traitements des groupes **-sy-*, **-ys-*, **-sw-*, **-ws-* sont parallèles à ceux des groupes qui comportent les autres sonantes *m*, *n*, *l*, *r*, à cette différence près: amuïssement du second *yod*, intervocalique, (avant les allongements compensatoires), et du second *wau*, intervocalique, (après ces allongements).

⁵⁹ A. Scherer, *Handbuch* II, pp. 64-65.

l'article (*τοιο λυκοιο > *τοο λυκοιο⁶⁰, mais cette formulation n'entre pas dans le cadre des faits que nous venons d'établir). A. L. Eire⁶¹ a signalé des exemples de mots atones des langues romanes et germaniques dans lesquels les géminées se sont réduites, tandis qu'elles subsistent dans les mots toniques (galaïco-portugais *elo*, *ela* sont des pronoms toniques < **illu*, **illa*, mais l'article *o*, *a* est issu de **ilu*, **ila* avec perte ultérieure de *l* intervocalique; la géminée germanique de got. *þamma* s'est simplifiée quand le pronom est devenu article: v. sax. *themu*, v.h.a. *demu*, *demo*). Une telle simplification a dû se produire en grec, soit dans l'article (si sa création pouvait remonter à une époque antérieure à l'amuissement de *yod* intervocalique): *τογγο λυκογγο > *τογο λυκογγο, et, avec la perte du *yod* intervocalique, *τοο λυκοιο, d'où l'analogie aurait produit *τοο λυκοο, qui est à l'origine des désinences contractées -ου et -ω, soit dans une enclitique telle que le pronom indéfini **k^wesyo* (cf. av. *čahyā*) *κ^wεγγο > *κ^wεγο > τεο, qui aurait servi d'amorce au procès analogique. Le thessalien n'a pas connu cette simplification pour des raisons difficiles à déterminer (date plus récente de la création de l'article?).

§ 13. Parmi les changements phoniques énumérés (§ 12.1-7) relevant de la même tendance au relâchement de l'implosion et, par conséquent, à la formation de syllabes ouvertes, nous ne comptons pas l'assibilation -τι > -σι, qui ne concerne pas la coupe syllabique puisqu'elle se produit au début d'une syllabe.

§ 14. Tous ces changements *n'ont pas sans doute eu lieu simultanément*. Mais rien n'empêche de supposer qu'ils se sont produits dans un laps de temps assez court. E. Risch⁶² a montré comment, vers la fin de la guerre du Péloponnèse, le dialecte attique a vu se succéder très rapidement un nombre important de changements phoniques, morphologiques et syntaxiques, qui ont profondément altéré la physionomie du dialecte. Il est vrai que certains d'entre eux ne sont que la notation graphi-

⁶⁰ E. Schwyzer, *Griech. Gramm.* I, p. 273.

⁶¹ A. López Eire, *op. cit.*, pp. 16-18.

⁶² *MH* 21, 1964, pp. 1-14.

que dans les inscriptions de développements acquis dans la langue parlée; mais il n'en reste pas moins que plusieurs en sont de vrais changements linguistiques.

Si l'on excepte la constatation que -λλ- de ἔλλᾱ et de ὄλλυμι (§ 12.5) est un groupe plus récent que la simplification des gémées, on ne dispose pas de données pour établir une chronologie relative, donc différentielle, de tous les procès compris dans l'état de langue II, qui pourtant n'ont pas été rigoureusement simultanés. L'assimilation ὄμμα invite —mais ne contraint pas— à poser le traitement labial des labiovélares à une date quelque peu antérieure à l'état II.

§ 15. Il s'agit maintenant d'en venir aux textes en Linéaire B pour essayer de déterminer dans quel point de l'évolution esquissée se trouve le dialecte mycénien.

En dépit de l'imprécision de la graphie, nos textes permettent de faire quelques constatations importantes:

1. Que l'articulation des implosives ne s'était pas encore relâchée, est montré par le participe *e-ra-pe-me-na* (KN L 647.B) qui recouvre ἔρραπμένᾱ, comme il est généralement admis⁶³, du verbe ῥάπτω. Le groupe -πμ- n'y a pas encore été assimilé à -μμ- (ὄμμα, cf. γεγραμμένος). De leur côté, *a-ra-ro-mo-te-me-na* (KN Sd 4408, etc.), avec -τμένᾱ, et *pe-pi-te-me-no-jo* (TH Ug 1, etc.), avec -θμένοιο⁶⁴, ne sont guère probants, puisque ces groupes ne sont pas assimilés (πότμος, ἐπέπιθμεν), bien que dans la flexion du parfait un -σ- analogique ait été substitué à l'occlusive apicale.

2. Le mycénien n'a pas encore substitué γλ- à δλ-: *de-re-u-ko* VIN (KN Uc 160.4) doit bien être interprété δλεῦκος «vin doux», comme l'a montré J. Chadwick⁶⁵. Cf. § 12.5. Au premier millénaire, seuls τλ- et θλ- subsistent au début du mot.

3. On ne dispose pas de données directes sur la fin du mot, puisque l'orthographe mycénienne ne note dans cette position que l'occlusive faisant partie d'un groupe d'occlusive non apicale +

⁶³ A. Morpurgo, *Lexicon*, s. u.; Chadwick-Baumbach, *Vocabulary*, s. u.

⁶⁴ Voir J. Chadwick, *Minos* 10, 1969, p. 128 avec bibliographie.

⁶⁵ *Minos* 9, 1968, pp. 192-197.

s, groupe qui se conserve (*wa-na-ka* de PY Ta 711.1 *et al.* = $\text{ῥ}\acute{\alpha}\nu\alpha\xi$, *a₃-ti-jo-go* de PY Eb 846.1 *et al.* = $\text{Αἰθιοκ}^{\omega}\zeta$)⁶⁶. Pour les nasales, *te-ko-to-na-pe* (PY An 18.2), à côté de *te-ko-to-a-pe* (An 5.1-5), qu'il est toujours possible d'interpréter τέκτων ἄπησ(τ) ⁶⁷, ne nous renseigne pas sur le traitement de *-m*, puisque, dès l'indoeuropéen τέκτων était un thème en *-n-*. Quant à *a-ne-mo-i-je-re-ja* (KN Fp 13.3 deux fois), si ce sont bien deux mots (cf. Fp 1.10 *a-ne-mo, / i-je-re-ja*), le premier élément est un génitif pluriel ἀνέμων ou -μ , mais l'omission de la finale nous laisse sans information sur son point d'articulation. Signalons cependant que cette omission s'expliquerait mieux si le génitif se terminait par -μ (dissimilation graphique $\text{-m-m-} > \text{-m-}\emptyset$).

On est ainsi réduit à des témoignages indirects: *e-me* (PY Ta 641.1 *et al.*), qui est bien le datif du numéral «un», donc ἐμεί (dans Eb 495.1 *e-me-de* s'oppose à *du-wo-u-pi* «deux»), conserve encore le thème en *-m-* originel. La flexion en *-n-* étant due à une réfection généralisée à partir du nom. acus. neutre $\text{*}\acute{\epsilon}\mu$ après son passage à ἔν , on conclura que le mycénien atteste un état de langue antérieur à cette réfection. Ceci admis, on peut supposer, soit que cette réfection a suivi de très près le changement $\text{*}\text{-m} > \text{-n}$, soit qu'elle n'est intervenue qu'après longtemps. Or, le caractère général du phénomène (qui ne se borne pas à ce numéral, mais qui est aussi intervenu dans la flexion de l'interrogatif-indéfini τίς , aite à partir de l'accusatif $\text{*}\text{τιν}$, et dans celle de χθών), et le fait qu'il s'est produit dans tous les dialectes grecs, montre bien que le changement s'imposait par lui-même une fois acquises les conditions préalables, en l'espèce le passage $\text{*}\text{-m} > \text{-n}$. On devra peut-être y ajouter *se-re-mo-* du composé *se-re-mo-ka-ra-a-pi* (PY Ta 708.2), *se-re-mo-ka-ra-o-i* (Ta 707.2, 714.2), si l'on admet l'interprétation Σειρήν- proposée par H. Mühlestein⁶⁸.

On a un autre indice peut-être dans le fait que le mycénien

⁶⁶ Voir M. Lejeune, *FEA* 69, 1967, pp. 282-283, à propos du postulat de C. J. Ruijgh, *Etudes*, p. 43, selon lequel $\text{*}\text{ῥῖδετ}$ aurait dû être noté $\text{*}\text{*wi-de-te}$.

⁶⁷ Voir J. Chadwick, *SMEA* 4, 1967, pp. 22-33, et M. Lejeune, *ibidem*, pp. 33-34.

⁶⁸ *Glotta* 36, 1957-B, pp. 52-56. L. R. Palmer, *Interpretation*, p. 349, fait observer que les sirènes n'apparaissent pas dans l'ornementation mycénienne et que «the head of a siren is indistinguishable from a woman's head».

conserve le groupe *-mr-* (*i-mi-ri-jo* NP dans KN Db 1186, etc.)⁶⁹ sans développement de l'occlusive *b* (type ἄμβροτος), tandis que le groupe *-nr-* a atteint déjà le stade *-ndr-* (*a-di-ri-ja-te* = ἄνδριαντει, *a-re-ka-sa-da-ra* = Ἀλεξανδρᾶ, etc.). Cette anomalie trouverait une explication si l'on pense que le *-m* implosif de *-mr-* avait l'appui des très nombreux *-m* finaux (neutres en *-om*, accusatifs du singulier, premières personnes secondaires actives), en opposition à la basse fréquence des mots se terminant par *-n*.

§ 16. Ces témoignages (§ 15.1-3) concordants montrent que les documents mycéniens recouvrent un état de langue antérieur à celui que nous avons appelé «état de langue II», antérieur donc à l'élimination des géminées palatalisées et des géminées non palatales.

§ 17. On constate, d'autre part, que les groupes de sifflante avec sonante (et *-ln-*) ont déjà subi une évolution qui a fait que ni le *s* ni le *n* ne soient plus notés dans le système graphique mycénien (c'est-à-dire, on ne trouve ni ***a-ke-sa-te* ni ***o-pe-no-si*, mais *a-ke-ra₂-te* et *o-pe-ro-si*, voir plus bas):

-ms-: ὤμος «épaule», dans le composé *e-po-mi-jo* (nom. duel dans KN Sk 8100.A, 8149.A), nom d'une partie de l'armure (**ōms-*).

-ns-: *me-no* (KN Fp 1.1 *et al.*, PY Fr 1224 *et al.*), génitif du nom du «mois» μη(ν)ός **mēns-*. Dans *me-na* (KN E 842.2), Ruijgh⁷⁰, a proposé de voir Μήνᾶ, nom de la «lune» divinisée.

⁶⁹ Voir, A. Heubeck, *Glotta* 47, 1969, pp. 67-71. Ce n'est peut-être pas un hasard que deux des trois formes du grec alphabétique signalées par A. S. McDevitt (Φιλομροτοι et Μροχο, *Glotta* 45, 1967, pp. 161-163; Κλεομροτος, *ibidem* 46, 1968, pp. 254-256, trouvée en Magna Grecia est de provenance inconnue) appartiennent au thessalien, c'est-à-dire au dialecte dans lequel on s'attend à une persistance plus longue des implosives.

⁷⁰ *Etudes*, p. 274.

- rs-: *a-ke-ra₂-te* (PY Vn 493.1), s'il s'agit bien du participe aoriste de ἀγείρω (**agers-*)⁷¹.
- ls-: *a-ke-ra₂-te* (voir plus haut), s'il est le participe aoriste de ἀγγέλλω (**angels-*). Ajouter l'anthroponyme *pi-ra-me-no* (PY Jn 389.2), interprété comme participe aoriste (**phils-*) de φιλέω⁷².
- ln-: thème de présent *o-pe-r...* dans *-o-pe-ro-si* (PY Nn 228.1) et participes *o-pe-ro* (nom. masc. sing. dans PY Eb 495.1, *et al.*), *o-pe-ro-ta* (accus. sing. dans PY An 724.3), *o-pe-ro-te* (nom. pl. dans PY An 218.1), *o-pe-ro-sa* (nom. fém. sing. dans PY Eb 338.2 *et al.*), *ὀφελνο-.
- sy-: génitif sing. ...*o-jo* (**-osyo*). Participe parfait fém. *a-ra-ru-ja* (**-usya*, nom. pl. fém. KN Sd 4403 *et al.*); anthroponyme fém. *a-ti-ke-ne-ja* (**-genes-ya*, MY Oe 110.2).
- ys-: datif et locatif pluriel *-o-i* (**-ōisi* > **-oyyi* > myc. -ou). Pour le développement de -yy- voir § 12.7. Anthroponyme *qe-ja-me-no* (PY Eb 294.1 *et al.*) que l'on suppose être le participe aoriste (**k^weyš-*, de τεί-υυ-μι)⁷³.
- sw-: *na-wi-jo* (PY Jn 829.3), adjectif tiré du nom du «temple» (**nasw-*), plus probable que le «navire» comme lieu où l'on réquisitionne le bronze pour fabriquer des armes. Signalons que *wi-so-wo-pa-na* (PY Sh 740), paraît attester dans son premier membre *φισφο-*, avec groupe récent -sw-, de même que l'ethnique *a-si-wi-ja* (PY Fr 1206) Ἀσφία (cf. l'anthroponyme masculin *a-si-wi-jo* KN Df 1469.B; PY Cn 285.12 *et al.*), ce qui implique que le groupe ancien -sw- a déjà évolué.
- ws-: Le datif pluriel des noms en -εύς, qui aurait pu fournir des exemples du traitement de ce groupe, ne présente plus le résultat phonétique de **-ēwsi*, mais la forme à sifflante restituée *ze-u-ke-u-si* (PY Fn 50.9 *et al.*). Peut-être

⁷¹ Le boonyme *wo-no-go-so* KN Ch 897, 1015, s'il faut l'interpréter comme *φεινοκ^w-ορσος* «à la croupe couleur de vin» (Petruševski, *Atti Roma* II, p. 680) fournirait l'un des exemples où -rs- s'est conservé, que K. Forbes a étudiés, *Glotta* 36, 1957, p. 238.

⁷² M. Lejeune, *BSL* 60, 1965, p. 6.

⁷³ M. Lejeune, *ibidem*.

doit-on citer l'anthroponyme *a-wo-i-jo* (PY Cn 599.5), sobriquet («Matinal») tiré du nom de l'«aube» (**aws-*). Absolument sûr est *pa-ra-wa-jo* (PY Sh 737 *et al.*, au duel) désignant une partie du casque dont le nom est dérivé de celui de la «joue» (**parawsā*, hom. παρειά, éol. παραύᾱ, dor. εὐ-πάρᾱος). De même les composés sur le nom de l'«oreille» (**ows-*) *a-no-wo-to* «dépourvu d'anses» (KN K 875), et *a-no-we* (PY Ta 641.3), *ti-ri-jo-we* (Ta 641.3), *ti-ri-o-we-e* (Ta 641.2), *qe-to-ro-we* (Ta 641.2 deux fois), appliqués au nombre d'«anses» (**owses-*), d'un vase. Les données mycénienne apportent un témoignage précieux pour l'absence de l'aspiration. En effet, *h* ne se trouve ni à la place du *s* ancien, ni au début du mot: ***ouho-* aurait été noté ***o-u-o-* (mais on a *o-wo* dans *a-no-wo-to*, cf. ...*o-we*), et **pa-ra-u-a-jo* (mais on a *pa-ra-wa-jo*)⁷⁴. Pour l'initiale, *a-no-wo-to* (comme *a-na-mo-to*) avec premier élément *áv-*, et non pas *ᾱ-*, qui aurait été noté **a-o-wo-to*, montre l'absence de l'aspiration au début du mot (ce qui pour *ᾱρμo* «roue» est confirmé par le redoublement «attique» de *a-ra-ro-mo-te-me-na* (KN Sd 4408 *et al.*)⁷⁵. La graphie *o-wo-ze* de PY Eb 338.2 (en face de *o-u-wo-ze* de Ep 704.7) montre bien que les syllabogrammes de la série *w-* pourraient noter aussi bien une géminée *-ww-*.

Puisque tous ces groupes n'ont plus de trace de *s* ni de *h*, on en conclura que l'état de langue du mycénien, qui est antérieur au relâchement de l'articulation et à la tendance à faire des syllabes ouvertes (§ 16), est bien celui qui, dans notre reconstruction comportait des sonantes géminées non palatales (et palatalisées).

§ 18. Pour ce qui est du système graphique, on ne doit pas s'attendre en principe à l'existence de toute une série de syllabogrammes notant les sonantes géminées palatalisées et d'une autre

⁷⁴ O. Szemerényi, *Atti Roma* II, pp. 718 s.

⁷⁵ M. Lejeune, *REA* 69, 1967, pp. 285 s.

pour les non palatales, ou bien d'une seule série pour noter indifféremment les unes et les autres, pas plus que le syllabaire n'a de signes distincts pour des phonèmes à rendement beaucoup plus élevé que celui des sonantes géminées (v. gr. κ, γ, χ).

Mais on n'a qu'à relire le rapport de M. Lejeune au Colloque de Cambridge sur les «Doublets et complexes»⁷⁶ pour s'apercevoir que, parmi les signes «complexes», il y en a deux affectés à la notation de géminées: ra_2 , ro_2 , lesquels, de même que les autres signes spécialisés, peuvent être éventuellement remplacés par les non spécialisés ra et ro respectivement, dont les possibilités d'emploi sont beaucoup plus larges.

§ 19. Quant à ra_2 , une première donnée est qu'il n'apparaît pas à l'initiale, ce qui est d'accord avec sa valeur $\lambda\alpha$ ou $\rho\alpha$, mais ne saurait être probant (par exemple, *ni* ne se trouve pas non plus au début du mot). Il a un doublet graphique, *ri-ja*, ambigu quant au nombre de syllabes (une ou deux?). Mais il est important de constater que tandis que *ri-ja* alterne avec $ri-a_2$, qui recouvre la prononciation de deux syllabes (v. gr. *ko-ri-ja-da-na* MY Ge 605.3, mais *ko-ri-a₂-da-na* .4, 5), on ne trouve jamais *ri-a* (ou $ri-a_2$) alternant avec ra_2 , ce qui n'est certainement pas un *argumentum ex silentio* vu la fréquence de $-ti-ra_2$ et $-ti-ri-ja$ (voir plus bas). Il paraît donc que la valeur de ra_2 est monosyllabique. Voici des exemples de ra_2 pour lesquels une interprétation est assurée ou probable⁷⁷:

$qa-ra_2$ (PY An 192.16) est le nominatif de l'anthroponyme masculin que l'on retrouve au datif $qa-ra_2-te$ (An 7.7. *et al.*), interprété comme Κῶλλανς, -άντει (Πάλλας). $qa-ra_2-ti-jo$ (KN Dg 1235.B) est un autre anthroponyme, dérivé du précédent.

$pu_2-ra_2-a-ke-re-u$ (PY Nn 228.3) et $pu_2-ra_2-a-ki-ri-jo$ (Na 425) sont des toponymes ou des ethniques qui contiennent Φυλλα- dans son premier élément ($pu_2 = \phi\upsilon, \beta\upsilon$).

$mi-ra_2$ (PY Ta 715.3 génitif sing.) est le nom d'une espèce de chêne que l'on a proposé d'identifier comme (σ)μίλᾱ (σμίλη, (σ)μίλαξ, (σ)μίλος). Sur la base de cette identification, très

⁷⁶ Cambridge Colloquium, pp. 135-149.

⁷⁷ Dossier de M. Lejeune, Cambridge Colloquium, pp. 145-148.

probable, on notera que la quantité longue du *i* rend vraisemblable une géminée non palatale. Cette interprétation tire de son isolement l'emploi de ra_2 pour noter une géminée non palatale dans le mot suivant.

$a-ke-ra_2-te$ (voir § 17) doit contenir en tout état de cause une géminée non palatale: ἀγέρραντες ou bien ἀγγέλλαντες. Notons que $pi-ra-me-no$ doit avoir une géminée non palatale notée par le signe non spécialisé ra (voir § 17).

$e-ke-ra_2-wo$, anthroponyme au nominatif dans PY Un 718.2, a les doublets $e-ke-ra-\langle wo \rangle-ne$, au datif, dans Un 219.1, et $e]-ke-ri-ja-wo$ dans Qa 1292.

$ta-ra_2-to$, anthroponyme au nom. dans PY En 74.15 *et al.*, a son doublet $ta-ra-to$, dans An 192.10. L'interprétation Στρότων⁷⁸ pourrait bénéficier des arguments produits plus bas pour $-ti-ra_2$.

Il paraît donc que ra_2 se soit spécialisé dans la notation d'une géminée $\lambda\lambda\alpha$ ou $\rho\rho\alpha$, sans égard à son caractère palatal ou non palatal. La translittération rja pour ce signe *76, au lieu de ra_2 , serait étymologique pour beaucoup des exemples, mais pas pour tous. Il nous semble que le doublet graphique $ri-ja$ ne reproduit pas la *succession* des sons en mycénien, mais les composants *simultanés* de la géminée palatalisée $r'r'a$. Une telle interprétation s'inspire de faits graphiques assez répandus: *ny* en catalan note la nasale mouillée, non la suite $n + yod$; dans le béotien $\tau\iota\upsilon\chi\alpha$ il paraît que l'on a une tentative de reproduire le son \ddot{u} de l'ionien-attique et de la koiné au moyen de la notation de ses deux composants (voyelle antérieure i et arrondissement des lèvres de u , noté ou en béotien depuis le IV^eme siècle a. C.)⁷⁹. Pour l'ensemble des données, une translittération rra est sans doute à préférer.

Sont encore à considérer les nombreux exemples de noms d'agent féminins en $-ti-ra_2$ avec, pour quelques uns, des doublets graphiques en $-ti-ri-ja$. La graphie $-ti-ra_2$ doit être monosyllabique, (voir plus haut) ce qui impose la même interprétation pour la graphie $-ti-ri-ja$. Mais une géminée n'étant pas possible derrière une consonne, il semble que l'on a ici l'expression graphique du fait qu'après occlusive (et encore davantage si elle était implor-

⁷⁸ Documents, p. 425. Chadwick-Baumbach, *Vocabulary*, p. 245.

⁷⁹ G. P. Shipp, *Glotta* 43, 1965, pp. 302 ss.

sive: scansion *me-let-r'a* de *me-re-ti-ra₂* qui s'accorde avec l'état de langue I, cf. § 10) le *r* était plus longuement prononcé.

§ 20. Pour ce qui est de *ro₂*, qui n'apparaît pas non plus à l'initiale, il n'a pas de doublet graphique **ri-jo*. L'interprétation de *o-ro-jo* dans PY Eq 213.2-6 comme ὀργων⁸⁰ est très incertaine et ne saurait fournir un doublet graphique de *ro₂*.

Des noms propres se terminant par *-ro₂* (*ko-tu-ro₂*, *ku-ro₂*, *u-ro₂*, **56-ro₂*) relèvent étymologiquement d'un suffixe *-γος* ou *-γων*⁸¹.

a-ro₂-a (nom. n. pl. KN Ld 571 *et al.*), *]a-ro₂-e* (nom. pl. ou duel KN L 735.1) sont bien des formes du comparatif **aryos-*, pour lequel le mycénien a eu ἄροη-α, -ε(ς). Pour le suffixe de comparatif à *y* consonne, cf. χείρων, ἐλάσσω, κρέσσω. La forme ἄρ- de la racine se trouve d'accord avec ἄρ-ιστος. Hom. ἀρείων est une réfection analogique de ἄρων suivant le modèle de ἀρετή. Quant à *a-ro₂-jo*, (KN So 4437) on a proposé d'y voir un génitif sing. du même thème comparatif: ἄροη-ος (avec graphie *jo* pour noter l'aspiration au lieu de *o*; cf. *o-do-ke* / *jo-do-so-si*, *a₂-ke-te-re* / *ja-ke-te-re*) ou bien un nominatif duel de ἄλλοις⁸². Dans les deux éventualités, *ro₂* noterait une géminée palatalisée ρρο / λλο.

tu-ro₂ (PY Un 718.4 *et al.*) semble bien être le nom du «fromage» τυρός. Si le mot grec est apparenté à l'avestique *tūiri-*, *tūirya-*, avec le même sens (supposant i.-e. **tūryo-*)⁸³, myc. τυρός semble en ordre.

pi-ti-ro₂-we-sa (PY Ta 713.2), adjectif appliqué à une table d'ivoire, semble contenir dans son premier membre πτίλον (*i* bref), qui ne s'accorderait pas avec la forme mycénienne. Mais la variante πτίλλος, attestée comme glose avec le sens dérivé «chassieux» (Liddell-Scott), présente -λλ- comme le mycénien.

ku-pa-ro₂ (PY An 616 *et al.*), à côté de *ku-pa-ro* (KN Ga 465 *et al.*) et du dérivé *ku-pa-ro-we* (PY Fr 1203) est le nom du «sou-

⁸⁰ J. Puhvel, *Minos* 6, 1958, p. 63; cf. Hésychius οἶρών, mot que l'on lit dans l'inscription chypriote 217.8, 31 Masson (voir le commentaire de l'éditeur).

⁸¹ Pour les noms mycéniens en -υλλος voir la communication de P. Hr. Ilievski à ce Colloque.

⁸² M. Lejeune, *Mémoires*, p. 280; A. Morpurgo, *Lexicon*, s.u.

⁸³ Frisk, *GEW* II, p. 948.

chet», *κῦπαῖρος* chez Alcman. Avec un autre vocalisme, on trouve *κῦπερος* (Hérodote) et *κῦπειρον* (Hom.). Le mycénien *ku-pa-ro₂* est bien *κῦπαρος*, qui est à l'origine de *κῦπαιρος*. De son côté, *ku-pa-ro* peut être soit un doublet graphique, soit un doublet morphologique **κῦπαρος*, comparable à *κῦπερος*, à son vocalisme près.

On a enfin *e-ro₂-me-na*, lecture de *MT III* dans MY Ge 603.2 suivant Bennett (au lieu de *e-ne-me-na* de *MT II*, reprise par Olivier, *MT IV*). Si la lecture était bonne, elle recouvrirait le participe parfait *ἔρρωμεναι*, appliqué à *ko-no* (*σχοῖνοι*) avec le sens de «robustes», «bien poussées», et offrirait un bel exemple de *ro₂* employé pour noter *ρω* non palatal, comme l'on en a trouvé pour *ra₂*⁸⁴.

§ 21. Le fait que les valeurs non palatales des géminées notées par *ra₂* et *ro₂* ne soient pas plus abondamment attestées, tient à la basse fréquence des groupes qui sont à leur origine, par rapport aux attestations nombreuses des valeurs palatales, explicables par la productivité des suffixes variés comportant un premier élément *yod*.

Compte tenu de ceci, ainsi que de la cohérence de la reconstruction du système préhistorique que nous avons esquissée (§ 12) et des données sur l'articulation pas encore relâchée du mycénien (§ 15), qui montre que les groupes du type *-ms-* n'étaient plus à son stade originel (§ 17), les faits graphiques étudiés §§ 19-20 sont, en dépit de leur petit nombre, de nature à *confirmer* l'existence de sonantes géminées palatalisées et non palatales en mycénien, pour lesquelles le syllabaire disposerait — parmi les signes déchiffrés jusqu'ici — de deux syllabogrammes «secondaires» non spécialisés: *ra₂* et *ro₂* qui, si l'on écrit *ha* au lieu de *a₂*, et *rai* au lieu de *ra₃*, devraient être translittérés *rra* et *rro* respectivement. Cela rend vraisemblable cette *présomption*, que le grec mycénien conservait encore les occlusives et le *-m* à la fin du mot.

Nous proposons donc de transcrire les mots étudiés au § 17 comme *ἔπωμμιος*, *μηννος*, *Μηννᾶ*, *ἀγερραντες* (*ἀγγελλαντες*), *Φιλλαμενος*, *ὀφελλονσι*, *ναφφιουμ*, *ἄφφιος*, *παραφφαιω*, *ἀνοφφοτομ*, *ἀνοφφες*, etc.

⁸⁴ P. Chantraine, *SMEA* 3, 1967, p. 24. La lecture *e-ne-me-na* a été confirmée par J.-P. Olivier, *Kadmos* 8, 1969, p. 52.

§ 22. Seulement nous nous interdisons d'admettre pour le mycénien un *yod* géminé. En effet, le *yod* intervocalique et même initial était déjà disparu (ou venait de disparaître) à l'époque de nos tablettes (cf. *e-re-pa-te-jo* / *e-re-pa-te-o*, *we-ja-re-pe* / *we-a-re-pe*, *jo-do-so-si* / *o-do-ke*, *o-te* de **yo-*, *ja-ke-te-re* / *a₂-ke-te-re*, et, peut-être, *a-ro₂-jo* de § 20, paires dans lesquelles la graphie avec *j-* est «historique») ⁸⁵ et l'on doit admettre que la géminée *-yy-* (dont le premier *yod* s'unissait à la voyelle précédente comme deuxième élément d'une diphtongue, et le second était ainsi intervocalique) ⁸⁶ était déjà *-y-* à la date de nos documents, si bien que le génitif *...o-jo*, *a-ti-ke-ne-ja*, *a-ra-ru-ja* doivent recouvrir *-οιο*, *-εια*, *-υια*, et l'utilisation du signe de la série *j-* n'est que l'expression graphique du «glide» après le deuxième élément *i* de ces diphtongues (cf. *ίερεύς* = *i-je-re-u*).

C'est un fait établi que les graphies du type *...a-i-jo*, *...e-i-jo* *-o-i-jo* représentent *-αηιος*, *-εηιος*, *-οηιος* ⁸⁷, d'où on conclut que *...o-jo* ne recouvre pas *-ohyo* (et *-oyho* non plus qui aurait été noté *...-o-o*). Le patronyme (?) *e-te-wo-ke-re-we-i-jo* (PY Sn 64.15 *et al.*) ne présente pas le traitement d'un ancien groupe **-syo-*, mais la formation, plus récente, d'un dérivé en *-ιος* avec le suffixe ajouté au thème *-κλεφεη-*. De même, *a-wo-i-jo* (§ 17).

Le génitif singulier thématique a dû donc être *-οιο* en mycénien, après l'amuïssement du *yod* intervocalique. De ce point de vue, la création des génitifs en *-ᾱο*, qui est déjà acquise dans la langue de nos documents (*qo-qo-ta-o* PY Ea 70 *et al.*), peut être expliquée comme un procès analogique s'exerçant à partir des génitifs en *-οιο* (donc à une époque précédant de très peu la date de nos documents) ⁸⁸, ce qui est d'autant plus vraisem-

⁸⁵ Voir C. J. Ruijgh, *Etudes*, pp. 64-65; *Atti Roma* II, p. 703; F. Bader, *Composition*, pp. 22 ss., et notamment p. 34.

⁸⁶ Voir plus haut, note 56.

⁸⁷ M. Doria, *Atti Pavia*, pp. 389-394; A. Heubeck, *IF* 64, 1959, pp. 229-233; C. J. Ruijgh, *Etudes*, pp. 198-199.

⁸⁸ Le génitif singulier des thèmes masculins en *-a-* a été refait sur le modèle des thèmes en *-o-*, comme l'on admet généralement. Ceci posé, le fait que nous trouvons *...a-o* (et non pas *...a-jo* à ce qui semble) n'est plus une difficulté puisque *...o-jo* recouvre *-οι-(h?)ο* (et non pas *-ογο*).

blable que la structure métrique des deux dernières syllabes (longue + brève) a été la même une fois le procès terminé.

§ 23. Pour terminer nous voudrions présenter quelques considérations concernant la position dialectale du mycénien, qui découlent de ce que l'on a vu jusqu'ici.

Puisque le génitif en -οιο a été une phase commune à la pré-histoire de tous les dialectes, que le thessalien a conservée (cf. § 12.7), il n'est pas légitime de se fonder sur l'attestation, dans les documents mycéniens, de cette désinence dite «éolienne» (dans la langue homérique elle peut être tout simplement un archaïsme) pour conclure à un lien spécial entre le mycénien et l'éolien. Cela s'applique aussi aux sonantes géminées, communes à tout le grec, présentes en mycénien, et conservées seulement en lesbien, thessalien et, sporadiquement, en arcadien.

L'ouverture de \bar{e} et \bar{o} anciens (et la fermeture de \check{e} et \check{o}) dans certains parlers relève de la tendance à faire des syllabes ouvertes et à relâcher les implosives, tendance qui doit être datée à une époque postérieure à celle de nos tablettes: la différence ionien-attique εἶναι / arcadien ῆναι s'est donc amorcée après *ca.* 1200 a. C. Ce qui semble devoir également s'appliquer à la simplification *μεσσοσ > μέσσοσ que l'ionien-attique et l'arcado-chypriote on faite encore ensemble et aux allongements compensatoires «anciens» (antérieurs à la première phase du passage $\bar{\alpha}$ > η en ionien-attique, *ca.* 900 a. C.).

Des innovations communes à tous les dialectes apparaissent comme de date récente: création du génitif masculin en -ᾶο peu avant 1400-1200 a. C. (disons 1500, ou même 1300, suivant la chronologie Palmer-Blegen pour les tablettes de Cnossos); chute des occlusives finales et passage *-m > -n à date post-mycénienne.

On soulignera que ce sont des corollaires d'une étude qui n'a pris comme point de départ ni des idées, ni des considérations sur la genèse des dialectes grecs.

Comme nous l'avons évoqué plus haut (§ 14), des changements profonds peuvent se produire dans une langue au cours de très peu d'années. On peut se demander à juste titre si, même dans les régions qui ont été épargnées par l'«invasion dorienne», ce

grand évènement historique n'a pas été la secousse qui (comme la guerre du Peloponnèse pour l'attique de vers 400 a. C.) a déchaîné un nombre élevé de changements linguistiques qui ont puissamment contribué à marquer les différences dialectales du grec.

DISCUSSION

Prof. CHANTRAINE acted as Chairman.

Prof. RUIPÉREZ introduced his report on «Le dialecte mycénien».

Prof. CHANTRAINE opened the discussion.

GEORGIEV.—Le rapporteur s'est surtout attaqué à la reconstruction de quelques traits archaïques du grec mycénien. Il y en a qui sont clairs: absence d'assimilation dans ἐρραπμένα, groupe δλ- dans δλεῦκος, flexion ἐμεί du nom de nombre «un». Pour le génitif en -οιο et en -ου et -ω (supposant -οο) je pense qu'il vaut mieux partir de deux désinences indoeuropéennes *-osyo et *-oso (celle-ci ayant l'appui du génitif pronominal du vieux slave *ěso*): je considère que -o-jo est un éolisme du mycénien. Quant au -m final, je suppose que le génitif pluriel *-ōm avait perdu son -m (tout comme δῶ provenant de *δωμ, et myc. *pa-te* où l'orthographe indique que le -r n'avait pas encore été restitué). Le groupe -ry- me semble bien avoir conservé son *yod*.

RUIPÉREZ.—Je me suis efforcé en effet de reconstruire des états de langue, en principe communs à tout le grec, et de déterminer la place qui y revient au mycénien de nos textes. La question du génitif en -o-jo n'est tranchée traditionnellement que par un choix: ou bien on fait économie d'une hypothèse phonétique et, n'admettant pas la simplification spontanée du -yy-, on part de deux morphèmes indoeuropéens (*-oso et *-osyo), ou bien on opère avec une seule désinence (*-osyo) et l'on doit admettre une phonétique plus lâche. Il me semble que l'explication de M. López Eire a le mérite de surmonter l'aporie phonétique. Quant à la conservation de -m final ou son remplacement par -n, la question de savoir si l'orthographe mycénienne *pa-te* cache *πατή (comme vous le soutenez) ou πατήρ, et, de façon semblable, si le génitif pluriel était en -ō ou en -ōm ou -ōn, est hors de cause: il y avait en tout cas le vocatif πάτερ et, dans la flexion thématique, l'accusatif et le nominatif-accusatif neutre en *-om, la première personne secondaire active en *-om, entre autres formes, où la sonante finale (soit -r, soit -m, soit -n) s'est toujours conservée.

RUIJGH.—D'après votre rapport les allongements compensatoires seraient postérieurs à l'état de langue mycénien. Alors des formes homériques telles que δήνεα (de *δενσ-, cf. δαῖνοι), qui est une forme ni ionienne (on attendrait *δείνεα) ni éolienne (on attendrait *δέννεα) doivent remonter à la phase achéenne ou mycénienne de la tradition épique. C'est aussi le cas pour τελήεσσα (comportant un groupe- *esw-* dont le traitement ionien aurait été *τελείεσσα et le traitement éolien *τελεύεσσα). Ces allongements compensatoires pourraient bien être postérieurs à l'époque de nos tablettes, mais le laps de temps serait très court, parce que ces formes sont antérieures à la phase éolienne de la tradition épique.

RUIPÉREZ.—Si l'interprétation de l'η de δήνεα et de τελήεσσα est bien celle que propose M. Ruijgh —et elle me semble bien vraisemblable— on devra admettre en effet que ces formes remontent à une époque «achéenne» qui est postérieure à 1200 et doit se terminer vers 1000 a. C. (colonisation éolienne de l'Asie Mineure). La simplification du type τόσσοσ > τόσος, commune encore à l'éolien et à l'arcado-chypriote, que je propose de considérer comme post-mycénienne, a dû se produire, disons, entre 1200 et 1100, ce qui laisse encore un siècle pour les allongements compensatoires du type εἰμί, ἦμί, lesquels supposent déjà la séparation de l'ionien, d'une part, et de l'arcado-chypriote, de l'autre, en raison de la différence des voyelles longues ainsi créées. Rappelons que le passage $\bar{a} < \bar{ae}$ (qui est postérieur à ces allongements) est généralement daté entre 1000 et 900 a. C., ce qui s'accorde avec la chronologie que nous proposons.

LEJEUNE.—L'idée générale qui commande l'exposé de M. Ruipérez est séduisante parce qu'il est toujours satisfaisant pour l'esprit de grouper un certain nombre de phénomènes jusque là considérés isolément. Seulement je voudrais souligner que ce sont ici des tendances générales qui les groupent, et que le lien entre eux est un rapport un peu lâche de solidarité plutôt que de causalité, l'accomplissement d'un phénomène favorisant l'accomplissement d'un autre. Dans le détail, je ne suis pas très sûr que le caractère ouvert ou fermé d'une voyelle longue ait quelque chose à voir avec la tendance à constituer des syllabes fermées ou ouvertes: une syllabe qui se termine avec un *e* fermé est aussi ouverte, en tant que syllabe, qu'une syllabe qui se termine avec un *e* ouvert. La conservation des géménées en thessalien (et la création spontanée de nouvelles géménées) est mise en rapport avec l'existence, dans ce dialecte, de voyelles longues fermées (notées ει et ου dans l'alphabet ionien). Mais on pourrait dire que le béotien, qui n'a pas la moindre trace de géménées, tend, lui aussi, à avoir des voyelles fermées. Pour conclure à un stade à sonante géminée dans le traitement des groupes envisagés dans

le rapport, l'une des articulations du raisonnement est le traitement du groupe *-ln-* dans *στήλη, ὀφείλω, βούλομαι* que j'en-seigne moi-même: mais il faut se rappeler que ces explications traditionnelles ne sont pas démontrées et que la groupe originaire pourrait être autre que *-ln-*. Le traitement *ξενφος > ionien ξείνος, κάλφος > ionien κᾶλός* montre que des allongements compensatoires peuvent se produire sans passer par le stade intermédiaire d'une géminée. Insistant sur la nature non contraignante des rapports de solidarité posés par M. Ruipérez, je voudrais signaler qu'à l'encontre de ce qui se passe en irlandais —et qui représente un développement celtique médiéval— le gaulois présente la nasale finale sous forme *-n* et (autant qu'on puisse voir parce qu'on ne le connaît pas très bien) conserve les occlusives finales. Quant au génitif masculin en *-āo*, j'avoue que je n'ai toujours pas de bonne solution, pas plus que pour *-oio*, car l'explication proposée ici exigerait l'existence de l'article en mycénien, que les scribes en tout cas n'ont pas employé.

RUIPÉREZ.—Les rapports entre les éléments qui caractérisent les deux états de langue que j'ai présentés à titre de modèles théoriques, ne prétendent pas à une causalité immédiate, mais bien à un enchaînement plus ou moins fort dans le système et plus ou moins suivi dans le temps. Quant à la relation entre le degré d'ouverture des voyelles longues et le caractère ouvert ou fermé des syllabes, c'est des phonéticiens que je me suis inspiré. Pour ce qui est du béotien, j'ai montré dans un article sur l'histoire du vocalisme de l'ionien attique et du béotien, paru dans *Word* en 1956 —et M. Bartoněk dans ses études a accepté ma thèse—, que, tandis qu'en thessalien il s'agit là d'une fermeture générale des voyelles longues, en béotien le phénomène que l'on observe est de nature tout à fait différente (fermeture de *ē* provoquée par la monophthongaison de *ai*, sans que rien de semblable se passe dans son partenaire postérieur *ō*). Le traitement du groupe *-ln-* est en effet un des arguments principaux, car il n'est pas possible de penser à une aspiration de *n* en grec: donc, ou bien l'on renonce aux étymologies reçues de *στήλη, ὀφείλω*, etc., ou l'on doit admettre une assimilation *-ln- > -ll-*, c'est à dire une géminée. Le traitement *ξενφος > ξείνος, κάλφος > κᾶλός* est un phénomène tout-à-fait différent, et par sa chronologie et par la perte du digamma: la quantité syllabique a été conservée (ionien **ξεν-φος > ξείνος*, mais attique **ξε-νφος > ξένος*), sans aspiration ni assimilation donnant lieu à une géminée. L'article, lui, est évidemment absent des documents mycéniens —et il n'est pas vraisemblable que cela soit dû au hasard—, mais pour expliquer la simplification de *-ογγο-* en *-ογο-* on pourrait penser à d'autres mots atones tels que le pronom anaphorique *αὐτοιο* (cf. l'ordre des mots *ὁ πατήρ μου ~ ὁ πατήρ αὐτοῦ*).

MORPURGO DAVIES.—I have just one point to make. Hittite, which preserves final plosives while attesting the shift $*-m > -n$, would not fit in the general rule as proposed by Prof. Ruipérez.

SZEMERÉNYI.—I think that the report under discussion is an admirable attempt to put together individual events into a more general picture. The question is whether we have got a general rule to the effect that, if we have certain characteristics in Mycenaean, a number of other characteristics must also be present in that language. Postulating a general tendency towards opening syllables is, one might say, a Martinetian idea. But I do not know what to make of κᾰλφός Ionian κᾰλός which continues with a closed syllable. And for that reason I do not understand why we should give up the traditional notion that the thematic genitive still has a long *i*, *-ογγο-*, and not as you would guess *-οιο*. Your parallels of the loss of *yod* only apply to the initial position (*o-te*).

RUIPÉREZ.—It appears that intervocalic *yod* had been lost too (*e-re-pa-te-jo*, *e-re-pa-te-o*), and I assume that the second *yod* in the geminate (*-ογγο-*) behaves like an intervocalic one, while the first acts as the second vowel of a diphthong. Thus *-ογγο-* shifted to *-ογο-* before the reduction of geminates and was not affected by compensatory lengthening.

SZEMERÉNYI.—Descriptive or historical reasons should be found for such an assumption.

RUIPÉREZ.—On a un cas semblable dans le traitement du *-ww-* en lesbien (dialecte qui conserve les géminées): *νασφος a donné d'abord **ναφφος, et puis ναῦος, par la perte du second *w* lorsque le *w* intervocalique s'est amui.

CHANTRAINE.—L'intérêt de l'exposé de M. Ruipérez c'est qu'il crée un système.